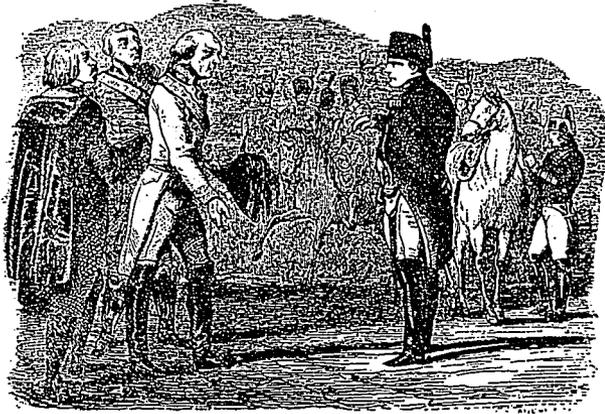


la terrible bataille d'Essling, que les Français soutinrent le 21 et le 22 dans la proportion d'un contre trois, le premier jour avec trente mille hommes, le second avec cinquante mille, et qui fut abandonnée le soir du 22 par la force d'un événement totalement étranger à l'honneur et au courage des armées. Dans cette lutte héroïque, le général Mouton, qui donna des preuves d'une rare intrépidité, obtint le titre de comte de Lobau.

Napoléon prouva bien à la fin de la journée du 22, après les cruelles émotions que la nécessité de la retraite et la mort de son plus ancien compagnon d'armes lui avaient causées, la puissance des facultés de son âme. Si son génie était fait pour commander à la victoire, son âme était trempée pour commander à la fortune. La prudence remplaça tout à coup en lui l'ardeur qui, le matin, l'avait



Le capitulateur de Vienne

si brusquement inspiré ; mais la force ne l'abandonna pas. Il appela auprès de lui ses maréchaux pour les consulter sur la situation de l'armée : tous furent d'avis de la mettre à couvert sur la rive droite. Davoust promit d'y arrêter l'archiduc, et Masséna de conserver l'île Lobau.

“Abandonnerons-nous nos blessés ? répondit Napoléon. . . . Disons-nous à l'Europe que les vainqueurs sont aujourd'hui les vaincus ! . . . Vous voulez repasser le Danube ! il nous faudrait courir jusqu'au Rhin ; car ces alliés, que la victoire et la fortune nous ont donnés, une apparente défaite nous les ôtera.”

“ Il faut rester ici ; il faut menacer un ennemi accoutumé à nous craindre, et le retenir devant nous. . . . Avant qu'il ait pris un parti, avant qu'il ait commencé d'agir, les ponts seront réparés de manière à braver tous les accidents ; d'ailleurs, l'armée d'Italie va nous apporter le secours de sa force et de ses succès. Alors nous serons entièrement maître des opérations.” Ces paroles généreuses et ces vues hardies enflammèrent le dévouement de ses compagnons de gloire.

L'ordre fut donné aux troupes de se reposer à deux heures du matin. Masséna eut le commandement de la rive gauche et des îles : “Masséna lui dit Napoléon, tu vas achever ce que tu as si glorieusement commencé. Il n'y a que toi qui puisses imposer assez à l'archiduc pour le retenir immobile devant nous. Je viens de parcourir l'île Lobau, le terrain te sera favorable.”

A une heure du matin, par la nuit la plus orageuse au milieu des débris qu'entraîne le débordement du Danube, Napoléon entre avec Berthier dans une nacelle. Au lieu de chercher le repos dont il a tant besoin, il brave un danger immense pour aller consoler sur la rive droite le corps de Davoust de n'avoir pu prendre part à la bataille d'Essling. Mais, avant de partir, il a songé aux blessés, que l'on place tous dans les hôpitaux de l'île Lobau sous la garde de Masséna. Le deuxième corps et le quatrième corps étaient encore à minuit, l'un à Essling, l'autre à Aspern, et la cavalerie entre les deux villages, comme ils avaient été postés la veille.

Ainsi le champ de bataille et ses deux grandes redoutes nous restèrent. La garde commença le mouvement rétrograde ; elle fut suivie successivement de la cavalerie, des grenadiers d'Oudinot et des deuxième et quatrième corps. Une division dut rester à Essling, une autre à Aspern, pour dérober notre retraite à l'ennemi : celui-ci avait aussi fait la sienne en reprenant les positions qu'il occupait la nuit précédente. Masséna, Davoust et Bessières ajoutèrent encore à leur renommée pendant cette première partie de la campagne. Parmi les généraux qui s'étaient le plus distingués sous leurs ordres, l'armée regrettait d'Espagne et Saint-Hilaire ; quant à Lannes, sa perte était irréparable pour la France et pour Napoléon.

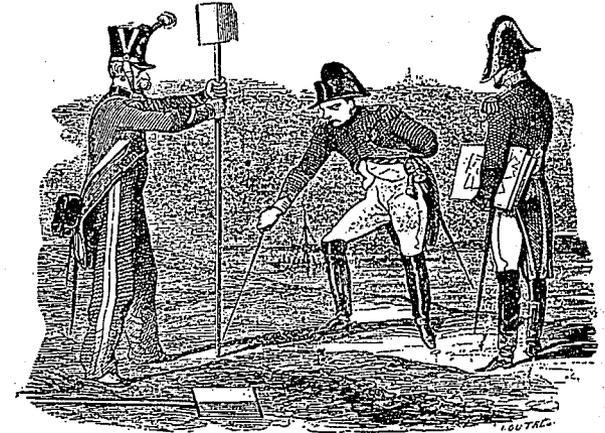


CHAPITRE XXXII

1809

Campagne de Pologne.—Insurrection armée dans le nord de l'Allemagne. Campagne du Tyrol, d'Italie etc.—Affaires de Rome et de Naples. Bataille de Raab, gagnée par le prince Eugène.

En 1809, la guerre embrasse le plus vaste théâtre dont il soit fait mention dans l'histoire militaire moderne ; ce théâtre ne s'agrandit qu'une fois, ce fut dans la campagne de 1812. Napoléon lutte contre l'Autriche, dans les États héréditaires, en Pologne, dans le Tyrol, en Italie, en Dalmatie ; contre l'Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Portugal, et contre les deux peuples de la Péninsule ; à Rome, contre les foudres du Vatican ; à Paris, contre une faction domestique. Seul il est chargé de faire face à tant de périls ; seul il est responsable, envers la France, des diverses chances où tant d'éléments conjurés peuvent entraîner la fortune publi-



que et la sienne. Le tableau rapide des principaux événements de ces hostilités, toutes correspondantes et néanmoins éloignées du terrain où combat Napoléon, doit être mis sous les yeux du lecteur.

(à suivre)